

• Par Jakes Homiak et Boris Lutanie

• Photos Jakes Homiak / Susanne Moss (SelahPhoto.com) / Robert Hill /Boris Lutanie / DR

Pinnacle Redux

Remembering Leonard Percival Howell

*Redux (lat.): de retour, revivifié, restauré...

Plongés dans la chaleur moite et l'obscurité profonde de la nuit, les fidèles se rassemblent lentement. Un nuage plane paresseusement au-dessus de l'assemblée. Le silence se brise, le grondement des drums balaye cette torpeur : «Dugoo-dugoo, dugoo-dugoo, dugoo-dugoo...». Les silhouettes émergent à l'unisson au rythme répétitif du bandu. A travers la lumière vacillante des bougies, on peut voir les flammes danser sur le visage perlé de sueur des percussionnistes. Astride au playing cas' et Lovelace McFarlane chevauchent les tambours Kumina. Lovelace enchaîne une série d'improvisations syncopées sur la ligne de basse «taca-tacca, tacca-tacca, taca-tacca-tacca-tacca-tacca, wacka-tac-tac-tac...» Magnétisée par le battement des percussions Kumina, une poignée de visiteurs rejoint alors la congrégation. Nous sommes à Tredegar Park en août 1999 dans la paroisse de Sainte Catherine, Jamaïque. Fabriquées de toutes

pièces avec des matériaux de récupération, les habitations occupent un espace non répertorié qui fait office de lieu de rassemblement des howellites. Tradition originaire du Congo, le Kumina fut importé en Jamaïque par des travailleurs sous contrat d'Afrique centrale après l'émancipation entre 1845 et 1865. Certains éléments ont été réutilisés comme des référents afrocentriques au Pinnacle. Fondée en 1940 par Leonard Percival Howell, la communauté du Pinnacle se situe dans les collines entre Spanish Town et Sligoville, premier village indépendant construit par les esclaves affranchis. Cette proximité avec ce «Free Village» ne doit rien au hasard. En 1939, Howell nomme officiellement son organisation «The Ethiopian Salvation Society» et décide de réaliser concrètement ce qui n'est encore qu'une utopie. Le Pinnacle est la première commune Rastafari en Jamaïque, une microsociété libre et autosuffisante que les autorités coloniales

s'efforceront par tous les moyens de rayer de la carte. *Un Etat dans l'Etat*, un état d'esprit qui bafoue l'esprit de l'Etat colonial.

«PURE FOUNDATION»

Le rassemblement de ce soir tient à la fois du rituel perpétué par les derniers howellites et du spectacle improvisé pour témoigner de leur vie passée au Pinnacle, à quelques kilomètres de Tredegar Park. Ce soir, Mr Reid est le porte-parole du groupe, Miss Gertie et Miss Fairweather dirigent le chorus selon leur statut de «chantresses». Historiens de leur propre histoire, les anciens du Pinnacle tiennent à préciser à Jakes Homiak que la cérémonie de cette soirée est identique à celles pratiquées au Pinnacle : «This is how wi do it at Pinnacle ! Ce que nous vous montrons ce soir est la pure fondation !» Miss Gertie se lance alors dans une mélodie subversive auquel se joint rapidement l'ensemble de la confrérie :

↓ Miss Gertrude Campbell photographiée à Tredegar Park en 1988 par Robert Hill. Miss Gertie a été la secrétaire et la gouvernante de Howell, elle est restée auprès de lui jusqu'à ses derniers jours. (©Ras Tafari Archives, The Marcus Garvey & UNIA Papers, James S. Coleman African Studies Center, UCLA)



↑ Edgar Reid dans son yard à Tredegar Park en septembre 1996. Il tient dans ses mains le poème de T.C. Telars ainsi qu'un double portrait du Négus et de l'impératrice Menen. (©Susanne Moss/SelahPhoto.com)



↑ Cartes postales vendues par Howell à l'effigie de Ras Tafari, désigné «Prince Régent» en 1917. (© Jakes Homiak)

**“Once they paint Christ white
But he's a Negro
And he no more shall be white
Jesus Christ is an E-thi-op-ian Negro
Born and grown up in Africa**

**The white man told we
That he came from heaven
But that “heaven” was
King David's Royal Throne
He's the father of ev-ry na-tion
Who the white world must obey**

**We are marching on to vic-to-ry
With the red, the yellow, purple-green
Said we are marching on to vic-to-ry
Where with angels we shall sing**

**Ras Tafari is our King
He is our mighty King
We are marching onto vic-to-ry
... with the Kings of kings.”**

Après quelques refrains, un chant chasse l'autre. La richesse des hymnes howellites repose également sur ses emprunts et ses détournements comme cette chanson américaine dans laquelle ils insèrent et répètent la chorus line : «Down in Jamaica where Marcus Garvey come from » ou encore ce calypso popularisé dans les années 1935-36, pendant l'invasion italo-éthiopienne, décrivant Mussolini et le Pape. S'ensuit alors un chant Kumina dit «bailo» qui intègre des mots Kikongo :

**“Maydombe mi kulungu-bizzi,
why-o, why-o**

**Wha-dombe mi wan guh home
why-o
O' mi kulungu-bizzi, why-o
Maydumbe mi jus a come, why-o”**

Ou cet autre :

**“Mi gungo a de Africa Gungo...
Mi gungo a de Africa Gungo...
Mu-ma, Mu-m, your pickney
Gone' O !**

**Mi wan guh sown mi gungo
Mi wan guh sown mi gungo
Mi gungo a de African Gungo
Mi wanna guh so mi gungo”**

“AFRICA GUNGO”

Plus tard, Miss Gertie explique à Jakes que l'expression «Africa Gungo» désigne Leonard Howell en référence à son autre nom rituel d'origine indienne «Ganguru Maraj». Ce sabir sibyllin fédère les initiés et encode l'enseignement d'Howell. La matriarche s'éclipse par l'embrasement en tôle ondulée de son yard avant de réapparaître immédiatement avec un portrait encadré de Leonard Howell. Sous la photo, est imprimé un poème acrostiche de T.C. Telars, intitulé «Appreciation to our Beloved Leader» :

**“Long may you live to guide us
The people of your race.
Press onward to the victory
Our cause is no disgrace
Haile Selassie guides your,
His voice you will obey;**

**Omega is the watchword—
We sure shall win the day.
With you to lead us forward
Our sorrows soon shall cease
Ethiopia's children
Shall dwell at home in peace
Long may you live to guide us
To Ethiopia's shore
Long live the Lion of Judah
Foes tremble at his roar.”**

Lues verticalement, de haut en bas, les premières lettres de chaque vers composent le nom «LP Howell». Sous la direction d'Edgar Reid, le groupe conclut à capella par l'hymne britannique «God Save the King». Dès 1934, Howell reprenait cet hymne en dissipant toute ambiguïté auprès de son auditoire sur l'identité du roi en question. Il déclarait ainsi lors d'un meeting dans la paroisse de Saint Thomas : «Le peuple noir ne doit plus considérer George V comme son roi. Ras Tafari est votre roi.» On comprend mieux dès lors la portée anticoloniale de l'hymne national réinterprété par les howellites. Howell écoopera à cette occasion de deux années de travaux forcés pour sédition contre la couronne britannique. De multiples «versions» de Rastafari coexistent en Jamaïque. Les derniers howellites incarnent une période ignorée du plus grand nombre et méconnue de la plupart des Rastafaris eux-mêmes. Les vestiges de cet héritage perdurent néanmoins dans la tradition orale et témoignent encore du souffle originel qui habitait la communauté du Pinnacle avant le raid policier de 1954. Le corpus musical des howellites se révèle très éclectique si

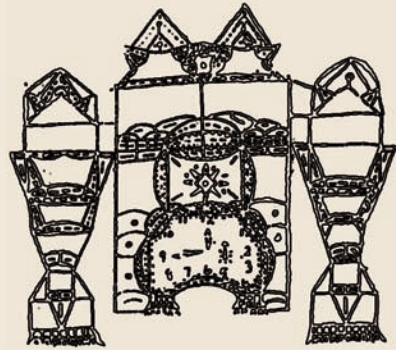


← Portrait de Leonard Howell figurant dans son livre «La Clé Promise» publié en 1935 (© IRAP)

← Au premier plan, Sister Audrey Whyte. A l'arrière-plan, Brother Rupert Whyte et leur fils sur les percussions Kumina. Salt River, Jamaïque, août 1994. (©Susanne Moss/SelahPhoto.com)



← Crayonné fantasmagorique d'un howellite au dessous duquel une graphie inconnue apparaît. Daily Gleaner, 18 janvier 1937. (DR)



↑ Interprétation visionnaire d'une demeure éthiopienne qui présente certaines similitudes avec le tadjah des cérémonies indo-jamaïcaines Hossay Daily Gleaner, 18 janvier 1937. (DR)



↑ Carte postale jamaïcaine datée de 1921 : les tadjah sont au centre de la procession Hossay. (DR)



↑ Article du Daily Gleaner publié le 23 novembre 1940 sur la communauté du Pinnacle. (DR)

on le compare à celui des églises Revival, des assemblées Nyahbinghi ou Boboshanty. Toutes se sont réapproprié des chants préexistants, évangéliques, Sankey ou Moody en leur assignant une nouvelle orientation spirituelle. La diversité des sources des chants howellites s'inscrit dans cette même optique comme l'illustre Sister Audrey Whyte : «Mr Howell graduate his followers from Sankeys to Salvation songs» signifiant par là le processus d'appropriation de chants d'église et son dépassement. A l'époque où les premières recherches ethnographiques ont commencé sur le mouvement Rastafari, l'influence d'Howell avait d'ores et déjà déclinée.

POUR QUI SONNE LE GONG ?

Perçu comme un contre-pouvoir menaçant l'ordre colonial, une contre-société alternative, le Pinnacle a subi plusieurs raids (1941, 1954, 1956, 1958) visant à détruire le village, à déloger ou incarcérer ses membres. Le prétexte d'une production à grande échelle de ganja a permis aux autorités de démanteler une communauté de plusieurs centaines de disciples. Après les raids policiers de 1954 et 56, de nombreux adeptes se sont éparpillés à Kingston, dans les paroisses de Clarendon, Portland, ou sont retournés à Saint Thomas. Une partie d'entre eux est restée fidèle au fondateur du mouvement Rasta en s'installant à Tredegar Park. Isolés, ils sont demeurés en marge du courant Rastafari et de son développement ultérieur. Avec l'éclosion de la culture Dreadlocks au milieu des années 50, le centre de gravité du mouvement s'est ainsi déplacé d'un site rural aux shantytowns de Kingston. Une controverse persiste sur l'éventualité du port des dreadlocks chez certains adeptes d'Howell. Ce qui semble en revanche avéré, si l'on s'en réfère aux témoignages oraux, c'est que beaucoup portaient la barbe et certains d'entre eux arboraient des cheveux longs à l'africaine. Les descentes de police étant de plus en plus violentes, Howell aurait proféré le conseil suivant : «coupez-vous les cheveux et noyez-vous dans la foule». Certains elders Nyahbinghi comme Ras Boanerges Ras Sam Brown et

peut-être Prince Emmanuel se sont rendus au Pinnacle à son apogée, dans les années 40 mais les expressions culturelles qu'ils ont développées par la suite ont de toute évidence peu de rapports avec la commune howellite. Malgré cette dissemblance générationnelle, Howell a jeté les bases de l'identité Rastafari à travers ses discours et ses publications. Ancien membre de l'UNIA à New York, Howell a rencontré Marcus Garvey à Harlem ainsi qu'à son retour en Jamaïque. Il a prolongé sa vision et son action en lui insufflant une nouvelle dimension spirituelle. Aventurier, mystique et guérisseur, Howell dit le «Gong», est une personnalité complexe, difficile à cerner, impossible à saisir. Faute de pouvoir le manipuler, l'acheter ou le faire taire, le pouvoir colonial a tenté de le briser en l'enterrant vivant à de multiples reprises entre les murs d'une prison ou d'un asile. Ses voyages ont façonné sa vision du monde et forgé son aura charismatique. Howell est également un «bricoleur», capable de tirer le meilleur parti de ressources culturelles, symboliques et linguistiques très éloignées. En puisant de façon sélective à la source Kumina, il a réafricanisé une spiritualité jusqu'alors



↑ Leonard Percival Howell et son épouse Teneth Bent Howell. (© IRAP)

dominée par l'imagerie d'un Christ blanc. Avec Howell, s'opère parallèlement un processus de fusion d'éléments hétéroclites auxquels la population noire et déshéritée de ses premiers meetings à Saint Thomas s'identifierait aisément. L'intégration du Kikongo, de la danse et de la musique, des rituels de guérison et de possession participent par ailleurs d'une forme de réethnisation du champ culturel et spirituel, dépigmenté ou refoulé par l'esclavage et le colonialisme. Coupés de leur passé, dépossédés de leur culture ancestrale, privés de leur langage, les plus défavorisés de la population noire de Saint Thomas voient en Howell un nouveau prophète. Il n'est guère aisé de reconstituer la connexion entre les débuts de son prosélytisme à Saint Thomas dès 1933 et la fondation du Pinnacle en 1940. Certains disciples ont cependant signalé que peu de temps après leur installation au Pinnacle, Howell aurait demandé de façonner un ensemble de drums Kumina «to play as Salvation Order», esquissant ainsi

une nouvelle liturgie pour sa congrégation «The Ethiopian Salvation Society». Au Pinnacle, les offices étaient fréquents et ouverts aux personnes extérieures. Mr Reid se rappelle qu'Howell encourageait les siens à se laisser posséder par les esprits, «to ketch ena myal», au cours des cérémonies. Ces rites de possession pratiqués dans la paroisse de St. Thomas sont encore aujourd'hui réputés dangereux pour bon nombre de Jamaïcains.

TADJAH

Une foulditude de légendes circule sur le Gong et ses pouvoirs surnaturels. Outre le don d'invisibilité, on lui attribue notamment la guérison miraculeuse d'un jeune aveugle, ou plus surprenant encore, il est dit qu'il aurait sectionné un câble électrique avec son stylo à plume avant de le ressouder à mains nues. On valorise également son courage en rapportant l'anecdote selon laquelle il aurait chassé un gunman muni d'un simple bâton. Leader charismatique, Howell a fusionné des influences et des traditions très disparates pour asseoir son autorité et élaborer sa propre mythologie personnelle et collective. A cet égard, il est important de souligner la présence singulière de recrues originaires d'Inde parmi les rangs howellites. La plantocratie a en effet importé cette main d'œuvre sous-payée durant la période post-esclavagiste. Entre 1880 et 1917, ils sont des milliers de «coolies» à débarquer en Jamaïque pour travailler dans l'industrie sucrière. Là encore, Howell saura pleinement tirer parti du potentiel multiculturel de la population bigarrée jamaïcaine. A son procès en mars 1934, il déclare devant la court : «Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, ce n'est pas d'un salut individuel mais d'un Salut universel.» Le 7 janvier 1937, la communauté howellite célèbre le Nouvel An éthiopien à Harbour Head, St. Thomas. Une vache est décorée aux couleurs Rastas et elle mène la procession autour du quartier général d'Howell. Une partie de la population locale se déchaîne contre les howellites, la police intervient et saisit des documents au QG qui seront reproduits quelques jours plus tard dans les pages du Daily Gleaner. Deux dessins oniriques qui représentent l'habitat futur dans lequel les Rastas vivront en Ethiopie. Un croquis laisse également apparaître en bas de page une écriture cryptique composée de mots inconnus. Pour la plupart, il s'agit selon Robert Hill de

mots hindis, bengalis ou dérivés de l'ourdu qu'Howell utilisait dans ses prières. Pour conclure l'article du 18 janvier 1937, le Gleaner cite in extenso ce qu'il nomme «the cult prayer», une litanie de termes ou de monèmes inintelligibles au premier regard. Cette forme de «xénoglossie» n'est pas sans rappeler les poèmes bruitistes ou phonétiques des dadaïstes. Inspirés par des visions, ces dessins évoquent, comme l'a judicieusement remarqué Jakes Homiak, l'objet central des célébrations Hossay indo-jamaïcaines, connu sous le nom de «tadjah». Ces festivités liturgiques se déroulaient principalement dans les paroisses rurales de Clarendon et de Saint Thomas, familières à Howell puisqu'il est né dans la première, le 16 juin 1898 à May Crawle, et qu'il a recruté la majorité des ses émules dans la seconde. Les motifs et la construction étagée du tadjah présentent des analogies troublantes avec ces dessins visionnaires.

«GANGUNGURU MARAGH»

Toujours dans cette même perspective, observons qu'Howell publiera son livre «The Promised Key» en 1935 sous le hiéronyme de Gangunguru Maragh forgé, comme l'a remarqué Robert Hill, à partir de termes hindi tels que «Gyan» (sagesse), «gun» (vertu), et du sanskrit «guru» (maître). Notons enfin, la présence dans le premier cercle d'Howell du gourou indien «Laloo» qui disposait de sa propre église howellite à Trinityville. Creuset d'influences diverses, le Pinnacle s'est développé comme une commune libre, autonome, au cœur d'une Jamaïque coloniale et répressive. Le Pinnacle, comme laboratoire d'expérimentations contre-acculturatives, est devenu aux yeux du gouvernement le foyer d'une résistance culturelle qu'il importait de détruire au plus vite. Un raid policier de grande ampleur frappe la communauté le 14 juillet 1941, suivis par ceux, toujours plus violents de 1954 et 1956. A chaque fois, les howellites sont revenus, de moins en moins nombreux, jusqu'en 1980 où Howell a quitté définitivement les lieux avec ses derniers fidèles. J'ai visité le Pinnacle en février dernier ou ce qu'il en reste aujourd'hui : des ruines gardées par Brother Kib. Autour du Pinnacle, une nouvelle menace se rapproche chaque jour au bruit des tractopelles. Des lotissements luxueux se construisent tout autour et les investisseurs privés lorgnent avec avidité sur cet ultime îlot de liberté.



↑ Photo du raid policier de 1954 publiée dans le *Jamaica Constabulary Force Magazine* en 1955. On discerne des maisons en feu sur la gauche de l'East Avenue, le village central du Pinnacle. (DR)



↑ Les vestiges de la Great House au Pinnacle. Février 2012 (© Boris Lutanie)



↑ Brother Kib devant le tabernacle Nyahbinghi du Pinnacle en février 2012. (© Boris Lutanie)

L'Utopia Rasta risque d'être engloutie sous les fondations bétonnées d'une villa cossue comme l'Atlantide sous les eaux. Devant le dernier rempart à cette spéculation immobilière, un tabernacle Nyahbinghi, Brother Kib jette sur moi un regard malicieux, ignore dans un premier temps mes questions et s'abîme dans la contemplation des vestiges. Il me répondra finalement en amharique, s'amusant de ma perplexité, avant de m'expliquer dans un patwa à couper au couteau qu'il refuse désormais de s'exprimer dans la langue coloniale, le «Abdcd system» comme il le nomme. L'esprit de résistance flotte toujours au dessus des pierres et des herbes folles du Pinnacle. Retour à Tredegar Park en août 1999, Sister Audrey Whyte s'adressant à Jakes, déclare fièrement : «Mr Howell nous a montré que l'esprit des tambours est toujours en nous, il ne meurt jamais».



↑ De gauche à droite : Monty Howell, Donisha Prendergast la petite-fille de Bob Marley et Blade Howell au Pinnacle (© LPH Foundation)



↓ Le Pinnacle, février 2012 (© Boris Lutanie)

↑ Photographie de Leonard Howell publiée dans le Daily Gleaner le 18 janvier 1937. (DR)

Entretien avec Monty Howell

Leonard P. Howell Foundation www.lphfoundation.org

Fils aîné de Leonard Howell et de son épouse Teneth Bent, Monty Howell est né le 3 décembre 1939 en Jamaïque. Il a grandi au Pinnacle de 1940 à 1956, date à laquelle il a été, avec sa famille et l'ensemble de la communauté howellite, violemment expulsé par la police. Laisant derrière eux leurs maisons ainsi que la plupart de leurs biens, ils ont été injustement expropriés par le gouvernement jamaïcain qui a revendu une grande partie des lieux dans les années 80. En proie à la spéculation immobilière, les terres ont été divisées en plusieurs lots. Monty Howell préside la Fondation Leonard P. Howell dont la vocation est de récupérer le Pinnacle, héritage et lieu de mémoire de la communauté Rastafari. Il nous éclaire ici sur les tenants et les aboutissants de cette longue histoire.

La genèse du mouvement Rastafari reste encore aujourd'hui énigmatique. Pouvez-vous nous préciser dans quel contexte votre père a-t-il commencé à diffuser ce nouveau message ?

Après avoir quitté les Etats-Unis pour la Jamaïque en 1932, il a vu la pauvreté et la situation inhumaine et dégradante dans laquelle vivait la population noire. Il a décidé de faire quelque chose pour améliorer les conditions morales et économiques de ces personnes. Il avait alors 34 ans et il prenait conscience selon ses propres termes de «l'état de dépression mentale» qui affectait les noirs. C'était comme si l'esclavage était toujours

en place. En 1930, l'Empereur Haïlé Sélassié a été couronné sous le nom de «Roi des rois, Seigneur des seigneurs et Lion Conquérant de la tribu de Judah». Il a été profondément inspiré par l'avènement de ce Roi noir et il a commencé à prêcher autour de lui, à tous ceux qui souhaitaient l'écouter, que le peuple noir devait rejeter le roi d'Angleterre et accepter l'Empereur Haïlé Sélassié comme leur roi et leur leader. Mon père a trouvé une audience réceptive à ses discours dans la paroisse de Saint Thomas. Il a fondé l'«Ethiopian Salvation Society» et désigné ses membres sous le nom de Rasta. Il a continué de prêcher et de recruter des disciples qui ont juré allégeance en s'engageant à travailler tous ensemble dans un seul et même but, celui de construire leur propre société Rasta.

Depuis l'émergence du mouvement au début des années trente, Leonard Howell a été victime de multiples persécutions.

Comment expliquer un tel harcèlement ?

Aux yeux des autorités coloniales, mon père représentait une menace en raison de son franc-parler et de ses positions extrêmement critiques sur le traitement réservé aux noirs. Le gouvernement craignait toute personne remettant en cause le statu quo existant et c'est pour cela que mon

père a été à la cible de nombreuses injustices. Il a été l'un des hommes les plus persécutés par le gouvernement colonial de Jamaïque. Ils se sont acharnés sur lui et ils ont tout fait pour le briser. **Après les raids qui se sont succédé dans les années 50, Leonard Howell semble avoir préféré rester dans l'ombre du mouvement. Pouvez-vous nous éclairer sur cette période ?**

En 1954, la police a lancé son raid anti-ganja contre le Pinnacle qui a été suivi d'un raid d'expulsion massive deux années plus tard. En 1956, une grande partie de ses disciples se sont dispersés dans différentes parties de l'île, à Kingston, dans les paroisses de Saint Thomas, Clarendon, Montego Bay ou à Tredegar Park. Mon père a trouvé refuge sur les contreforts au dessous du Pinnacle. Il y est retourné mais il a dû faire profil bas pour éviter d'être repéré par les autorités et subir une nouvelle descente de police. Il était toujours au Pinnacle en 1980 lorsqu'il a été agressé par des hommes inconnus qui ont essayé de lui couper la langue. Mon père a été sauvagement tabassé et il ne s'est jamais remis de cette agression. Il est mort peu après en 1981.

Le 21 avril 1966, Haïlé Sélassié a effectué une visite de 3 jours en Jamaïque et votre père n'a pas été invité aux cérémonies. Que savez-vous de cet épisode ?

A l'époque de la visite de l'Empereur, je vivais en Europe mais je me suis entretenu par la suite avec certaines personnes qui faisaient partie de la délégation envoyée par mon père pour accueillir et célébrer l'arrivée de l'Empereur à l'aéroport. Ils n'avaient que le statut de simples spectateurs et ils n'ont pas pu se rapprocher de lui. Seuls des individus bénéficiant de connections politiques le pouvaient. C'est la raison pour laquelle mon père n'a pas reçu de médaille des mains



↑ Leonard Howell dit le "Gong" (DR)

de l'empereur. Il était harcelé et persécuté par les autorités depuis de nombreuses années, il n'avait pas d'autre choix que de rester à l'écart. A cette période, tout ce qui était rapporté sur mon père était très négatif.

Vous avez grandi au Pinnacle, pouvez-vous nous décrire quel était le mode de vie de cette communauté ?

Je menais une vie très heureuse et paisible avant le raid. Toute la communauté constituait un prolongement naturel à ma propre famille. Au Pinnacle, tout le monde travaillait main dans la main pour édifier un destin commun. J'étais traité avec beaucoup de respect et d'amour. Avec les enfants du Pinnacle, nous appelions mon père «Dada», ses disciples l'appelaient sous le nom de Conseiller, «Counsellor» ou «Gong». Je me souviens que je rendais visite au boulanger, au sculpteur, j'allais voir les animaux et on m'accueillait partout avec un sourire et un repas chaud. Les années que j'ai passées au Pinnacle sont les plus beaux souvenirs de ma vie. C'est après le raid de 1956 que j'ai découvert la cruauté du monde et que j'ai ressenti la douleur et la perte.

Quel est le but de votre fondation et de quelle façon les gens peuvent-ils y contribuer. Quelles sont les dernières nouvelles concernant le site du Pinnacle ?

Le but de la fondation LPH est de poursuivre le travail de mon père, de perpétuer son héritage pour l'élévation du peuple noir et le transmettre à l'humanité toute entière. La bataille juridique pour récupérer le Pinnacle est toujours en cours. Tous les témoins se sont exprimés et nous attendons dorénavant la décision du juge. Si les choses tournent en notre faveur et que nous récupérons le Pinnacle, notre premier objectif consistera à reconstruire les habitations d'origine, y compris la Great House où vivait notre famille. Cette construction a été volontairement endommagée durant le raid et cela s'est aggravé avec les ravages du temps. Les gens peuvent aider la fondation de différentes manières : par le bénévolat, en faisant circuler l'information ou par des dons entièrement déductibles d'impôt à notre organisme à but non lucratif. Toute aide est bien sûr la bienvenue.

Pour conclure cet entretien, quel est selon vous l'héritage culturel et spirituel transmis par votre père au mouvement Rastafari ?

Fierté, amour, honneur et bonté ainsi que l'orgueil pour les Africains du monde entier.

• Propos recueillis par Boris Lutanie en avril 2012.